

March 2012

WEEKLY

Pyramids
are talking
The international
unspoken

Experimental Folk

Velivoli Rovine

Intertitres

Theory of the afternoon
Overlook hotel



234567 890128

Source of the text:

dorothée.doc

Hypersources:

<http://fr.canoe.ca/infos/societe/archives/2011/05/20110513-125459.html>

Les faux livreurs de pizza ont tenté un second vol

AUJOURD'HUI LA QUESTION POLITIQUE Aliée à l'émergence des images est plus que jamais d'actualité pour qui s'intéresse au dialogue interculturel et à la reconfiguration des identités post-coloniales. En effet, on peut affirmer que la notion de race est non essentielle mais culturellement construite : elle est le produit de certains mécanismes sociaux et historiques. Dans cette construction, la production des images, et ce notamment depuis l'apparition du médium photographique, tient une place importante. Coco Fusco décrit très bien ce phénomène dans l'introduction du catalogue de l'exposition « Only skin deep », notamment comment la production photographique américaine a totalement conditionné la perception de la race en passant par le genre et la classe, selon les époques, les personnes possédant les technologies, les sujets, les décors disponibles, les combats idéologiques, etc. Les images sont dynamiques, puisqu'elles façonnent en retour les catégories qui constituent nos sociétés, au delà d'éventuelles vérités scientifiques et sociologiques, dans un processus à la fois fascinant et dramatique.

C'est à l'aune de certaines lectures et donc de cette conscience très forte que pour changer le monde il suffirait (et il s'agit déjà d'un challenge d'une exigence incommensurable!) d'en changer les représentations, que j'aborde a posteriori l'expérience du désert relatée ici.

L'association Triangle mène un travail d'échanges avec l'Algérie depuis maintenant trois ans. Ce travail est très compliqué, de par l'absence de systèmes de formations typiquement dédiés à l'art contemporain en Algérie et donc par la relative absence de plasticiens travaillant en Algérie avec les médiums qui nous préoccupent et s'intègrent dans la sphère très réduite dite de « l'art contemporain » (avec toute la conscience de la restriction d'une telle appellation). Il y a paradoxalement une scène contemporaine visuelle algérienne, mais elle est liée à une importante diaspora émigrée pour étudier à l'étranger et souvent de façon pérenne, dû au manque d'infrastructures dans ce domaine dans le pays rendant toute carrière impossible, et aux obstacles mis en œuvre par le gouvernement pour mettre en œuvre de nouveaux outils qui rendraient l'émergence d'une scène possible (je ne m'étendrais pas sur ces raisons).

Quoi qu'il en soit, ces échanges nous ont mis en face de réalités sortant des représentations traditionnelles de l'Algérie, et m'ont permis pour ma part de me façonner une image « moderne » d'un pays dont j'ignorais tout à part les habituels préjugés nés de l'histoire coloniale commune avec la France.

L'amour des algériens pour leur pays, et en particulier pour la partie sud, saharienne du

pays décrite comme une zone mythique et de toute beauté, est un des aspects de l'Algérie qui m'a le plus séduit. C'est l'opportunité d'entendre parler de cette région, puis d'avoir été mise en rapport avec une agence spécialisée dans le transport d'« intellectuels » parisiens dans ce contexte étrange, et enfin l'envie récurrente d'une artiste de ma connaissance, Sophie Bueno Boutellier, d'aller s'immerger dans le désert en une sorte de quête initiatique, qui ont fini par délimiter les contours de ce « workshop » inédit.

Nous avons lancé un appel à candidature pour sélectionner trois artistes en plus de Sophie et de moi même pour participer à un voyage d'une semaine à la découverte du désert du Hoggar et de la Tardrat. Nous avons sélectionné les projets qui nous paraissaient les moins « clichés », en sachant que nous n'avions aucune expérience réelle de l'endroit que nous proposons, et que d'autre part, la notion de cliché même nous semblait instinctivement essentielle à la perception de la chose.

Nous sommes donc partis fin avril à cinq: David Evrard, Estefania Penafiel, Sophie Bueno Boutellier, Yann Gertsberger et moi même, et nous étions accompagné de trois guides touaregs: Amar (qui était le chef), Aziz (cuisinier), et Mohammed (chauffeur). Il s'agissait de réaliser un circuit dans la zone de la Tardrat pendant une semaine en jeep, de façon relativement autarcique, dans un parcours combinant variété de paysages, peintures rupestres, sites spectaculaires, et surtout expérimentation artistique de protocoles aussi ouverts que nombreux et indéfinis. Autant dire l'inconnu.

C'EST AINSI QU'AVEC LE REcul, PASSÉ LA réalité d'une expérience du paysage qui vous sera relatée avec de beaucoup plus belles photos que toutes celles que j'ai pu prendre pendant cette semaine sur de nombreux blogs que vous vous empresserez, cher lecteur, d'aller chercher sur Google en tapant « trek tadrart algérie photos » et en cliquant sur n'importe quel lien, me reste surtout une expérience quasi anthropologique d'observation de la constitution du mythe iconographique, sans existence propre, surface de projection quasiment pure, qu'est le désert. Comment le désert, au delà de son existence picturale et formelle, n'est avant tout qu'une construction, qu'une longue mise en scène où les touaregs, loin d'être les victimes soumises d'un système touristique oppressant, sont les artisans d'un récit sublime dépassant les cultures et les systèmes symboliques visant à optimiser une expérience du désert qui puisse rendre compatible une adéquation totale aux clichés établis ainsi qu'une expérience personnelle forte. Un tour de force rhétorique, sémiologique et sémantique digne des plus grands théoriciens militants de la « performativité », mis



en œuvre sans tambours ni trompettes par un peuple aguerrri de façon naturelle au marketing le plus éloquent au fil des années et métissages. Une façon dynamique de continuer à cultiver sa culture tout en acceptant l'autre, voire en le copiant et en incorporant ses points forts à son organisme (technique japonaise). En gros, une percée optimiste et claire par sa simplicité, une fois dévoilée, de l'effectivité politique du pouvoir des images et de la façon dont nous pouvons participer, en tant que touristes ici, mais aussi comme individus ailleurs, à la construction d'un monde façonné par les représentations que nous autorisons et produisons de nous même.

COMMENT SE CONSTRUIT LE FANTASME d'une destination, ici, du désert saharien ? Tout d'abord par le biais d'images prises par d'autres qui sont elles-mêmes des mises en scènes: de couleur, de composition, de cadrage, légendées, sélectionnées, comme toute autre image. Ces images participent d'une construction exotique dont le tourisme est tributaire. Ce que le touriste va chercher, c'est à vivre l'expérience qui lui est proposée dans ces images: en partant, il engage en quelque sorte un contrat de confiance que les hôtes du site en question sont en quelque sorte censés lui garantir.

Le désert a également la particularité d'être le décor voire la vedette de nombreuses productions culturelles faisant autant partie de la « high culture » (les peintures de Georgia O'keefe, les écrits d'Ernest Renan sur désert et monothéisme, les élucubrations érotiques d'un Balzac en mal d'exotisme...) et de la « low culture » (dont les meilleurs représentations seraient cinématographiques: Star Wars, Priscilla folle du désert, Gerry, Laurence d'Arabie, Les dix commandements...), ce qui lui confère le statut absurde de décor « familier » par la profusion de ses repré-

sentations dans l'imaginaire collectif, à côté des cartes postales de la tour Eiffel, des images de la jungle amazonienne et des répliques miniatures des temples Khmers.

Ces représentations construisent donc un fantasme du désert, mélange de spiritualité et de danger : les deux choses semblent liées du sceau irrémédiable de l'expérience divine, du divin qui sauve de l'environnement hostile (on peut d'ailleurs remarquer que si cet environnement était accueillant, il aurait disparu sous le béton depuis longtemps). Sophie faisait remarquer que d'après ses recherches on pourrait choisir de visiter le désert avec des occidentaux familiers du terrain, qui en savent certainement autant sur le désert que les touaregs. Mais ce que les gens veulent, c'est y aller avec les touaregs parce qu'ils ont l'impression que ce sont les touaregs qui sont les meilleurs guides parce que c'est leur territoire d'origine.

Les touaregs se retrouvent alors dans une position intéressante : ils sont les garants et les passeurs de l'expérience du désert des touristes (et des créateurs) qu'ils accueillent. Je ne m'étendrai pas sur le côté éthique de la question: mais pour résumer, les touaregs sont des autochtones qui se retrouvent à mettre en scène leur mode de vie traditionnel pour le conserver et générer de la ressource économique permettant sa conservation (par exemple à Djanet, ville point de départ des circuits, on voit bien que le tourisme est la source principale de richesse, toutes les activités de transit, de construction, et de petite agriculture tournant autour de cette industrie principale). Nous allons donc examiner la façon dont, paradoxalement, leur mode de vie est à la fois mis en scène ET authentique (puisque c'est effectivement la façon dont ils vivent).

David Evrard le soulignait : l'expérience du désert, surtout vu de l'occident, est un fantasme complet, construit, et en cela différent pour chacun. Mais ce qui m'intéresse alors ici est la façon dont les touaregs participent de façon dynamique à ce fantasme, en mettant en scène cette « fiction du désert » : ils sont très au fait de ce qui constitue cette expérience, construite autant de leur propre vécu que des clichés réels ou fictifs de touristes qui se rajoutent petit à petit à l'ensemble, construisant un fantasme indépendant et en fait, non lié authentiquement à la culture touareg.

Certains pans de cette mise en scène sont visibles à dessein : les endroits les plus importants à photographier (Estefania Penafiel faisait remarquer que les touaregs étaient très surpris si nous ne faisons pas les photos des points de vue « obligatoire » qui figuraient sur notre trajet de touriste), le déroulé des successions de paysages (en ménageant les effets, de la mythique dune au paysage de rochers pittoresque parce qu'il rappelle le grand canyon), la cérémonie du thé (premier thé amer comme la mort, second thé doux comme la vie, troisième thé sucré comme l'amour...), les blagues touaregs bien pensantes qui visent à partager une certaine « sagesse populaire », les inévitables discussions sur les valeurs religieuses, les relations homme/femme, l'habillement, etc... D'autres éléments sont plus sujets à discussion : nous ne sommes pas d'accord les uns avec les autres sur certains détails. Je maintiens par exemple que la façon de se vêtir avec le turban, la robe et pantalon assorti, semble un peu surjouée et que les touaregs sont bien conscients de ce folklore. Par exemple à la fin du séjour, un des touaregs avec lequel nous étions particulièrement à l'aise, Aziz, était plus fréquemment en T-shirt et tête nue que les trois premiers jours où il portait son « uniforme » de

façon quasi constante. Les autres membres de notre groupe n'en sont pas si sûrs et soutiennent que Mohammed, un des autres guides, aimait cette tenue et la portait au quotidien (ce qui semble vrai). Mais nous n'avons de toute façon aucun moyen de le savoir, au delà de la mise en scène de la semaine. Ensuite, pour ce qui est de la cérémonie du thé, la fabrication des galettes enterrées dans le sable, etc. nous ne savons pas dans quelle mesure ces choses sont pratiquées fréquemment par les touaregs entre eux ou alors si elles participent de cette mise en scène on peut même supposer qu'à la fin, les touaregs ne savent plus eux-même ce qui relève de leur folklore initial et ce qui relève de la construction (une question qui pourrait d'ailleurs se poser en regard de certaines de nos traditions, telles Noël ou le 14 juillet, même si ce n'est pas le sujet ici).

En tout cas, les touaregs plantent ce décor à l'aide des ces détails folkloriques avant tout afin d'asseoir leur position « authentique » devant les touristes, qui leur permet ensuite de se mettre en scène comme traducteurs, dépositaires légitimes, du grand secret mystique du désert.

« LES TOUAREGS SONT AU DÉSERT CE QUE Les curés sont aux églises » résumait malicieusement David Evrard. Tout, dans le comportement des touaregs, est mis en scène pour affirmer le caractère religieux, sacré du désert. Un accent particulier est mis sur le récit ayant trait aux cycles naturels : ceux de l'eau, des plantes, des dunes, des formations rocheuses, des étoiles, des saisons... destiné à mettre le touriste à distance de son expérience de maîtrise de son environnement occidental et à appuyer sa petitesse devant la grandeur spectaculaire des éléments auquel il est confronté.

En ce qui concerne l'impression de solitude, nous avons quelquefois croisé d'autres groupes



de touristes, mais toujours furtivement, et de façon très anecdotique. Le comportement des guides entre eux semblait indiquer qu'ils avaient tout organisé de façon à ce que les groupes ne se croisent pas, ce qui me laissait penser que d'un canyon, d'une vallée à l'autre, le désert n'était pas si vide que ça.

Quand au fantasme naturel sur la soi-disant « pureté » du désert, il est également contredit par ce que l'on peut voir en toute sincérité, à savoir de nombreuses boîtes de conserves, pneus brûlés, papier toilette usagé, ordures diverses, dans les endroits proclamés comme les plus vierges et les plus reculés (l'aveuglement des touristes à ce sujet malgré les traces évidentes est d'ailleurs la plus grande preuve de leur duplicité quand à la construction de la « fiction désert »). Sophie a même surpris les touaregs à enterrer les poubelles dans les dunes (ils avaient clairement tenté de nous faire croire qu'ils allaient les jeter dans un container à quelques kilomètres de là).

Pourtant, la mise en scène est effective, et pour une raison simple: c'est vraiment la vie des touaregs que nous vivons là, pour qui veut bien la voir. Un soir nous avons brûlé les restes d'une sculpture en sacs plastiques de Yann Gerstberger dans un trou au beau milieu de dunes magnifiques et je me souviens de la frayeur écologique, typiquement occidentale, ressentie, aussitôt chassée par la sensation de faire, au delà de tout jugement moral, comme les gens d'ici et qui permettait, comme le soulignait David, « d'être au milieu des choses » : façon de se sentir touriste nulle part, et pour lui, de nourrir incessamment sa pratique d'artiste.

Au final, l'introspection déclenchée par l'expérience désertique est certes construite « au préalable » par diverses références culturelles, mais le désert est également un endroit mystique dont les paysages spectaculaires influencent les pensées et les sensations, et favorisent un retour sur soi.

Ce que je voudrais affirmer, c'est que ce sont les défauts de la mise en scène que j'arrive à remarquer en tant que touriste (relativement) éclairée, qui rendent paradoxalement l'expérience authentique pour moi. On peut aussi dépeindre la relation humaine avec les touaregs à l'aune des rôles répartis par la mise en scène, car ces rôles sont chargés également de reconfigurer des rapports de genre, de race et de classe préalablement institués, autant chez les touristes que chez eux. La fiction mise en œuvre par les touaregs pour faire tourner leur « business » n'est pas un scénario tout tracé, elle est dynamique, et se reconfigure à chaque voyage, jouant constamment ses modalités.

Attention: je suis cependant consciente des limites de cette théorie dite « émancipatrice ». Ainsi, autant un de nos guides, Mohammed, semble satisfait de sa vie à Djanet qui lui permet de conserver son mode de vie touareg (satisfaction à replacer dans le contexte d'une

Algérie très raciste où les touaregs sont considérés comme des noirs donc méprisés), autant Aziz, un de nos autres accompagnateurs, cherche clairement à s'en échapper. Bien sûr les



personnes qui vivent du tourisme le font souvent par défaut, parce que c'est la ressource la plus simple environnante. Mais il ne s'agit pas ici de changer le monde où de l'observer avec naïveté mais de voir en quoi, comme l'observait Michel de Certeau, les usagers et fabricants de certains phénomènes commerciaux comme le tourisme peuvent subvertir des potentiels standardisés pour reprendre un minimum de contrôle sur leur vie quotidienne : dans notre cas, il me semble que nos guides sont tout autant acteurs de la « fiction désert » que nous pouvons l'être en retour. Notre position de « méta » touristes leur a sans doute permis de faire un pas supplémentaire dans la conscience de cette fiction, en mal ou en bien, de façon heureuse, mais aussi de façon triste. Je pense notamment que certaines de nos positions libertaires par rapport au sexe, à l'alcool, etc. notre mode de vie occidental plus libéré que le leur au niveau des mœurs (accentué par le fait que notre groupe d'artistes se place déjà dans la société européenne comme délibérément provocateur sur ces questions), contrastait largement avec la façon dont la vie se passe là bas hors de cette « fiction » du désert. Le discours officiel des touaregs est une adhésion totale aux préceptes de l'islam (fidélité, chasteté, prière, pas d'alcool, etc), même quand ils sont en excursion avec les touristes. Mais dans les faits, il n'en est rien. La prise d'alcool, les flirts avec les touristes ont l'air monnaie courante, bien que de façon dissimulée. En surface on a donc un discours de vertu ouvertement moralisateur, alors que de facto les mœurs s'ouvrent du fait de ce contact avec les touristes occidentaux qu'ils côtoient. Reste à savoir comment cette expérience vécue dans la « fiction désert » cohabite à l'extérieur avec les valeurs du reste de la société (par exemple, les guides ont-ils une réputation de séducteurs au sein de la société sud-algérienne,



comme les G.O. du Club Med par exemple?).

Les rapports de séduction entre guides et touristes mettent ensuite à jour des tensions internes entre les guides eux-même selon des logiques de classe absolument universelles (prérogative du chef).

Pour conclure sur les limites du rôle prépondérant que le tourisme joue dans la construction identitaire de la culture touareg, il est certain qu'il demeure un déséquilibre, dans le sens que nous pouvons voyager, et eux beaucoup moins, voire pas du tout. En revanche, les touaregs sont de façon indéniable dans un rapport performatif à l'idée même de ce qu'est le désert et ont donc une responsabilité créatrice dans l'image que nous emportons de cette expérience ainsi que celle qu'ils exportent de leur culture.

QUEL EST ALORS SELON MOI LE BÉNÉFICE de cette résidence sur notre pratique à tous? Quel est le bilan esthétique, professionnel, à tirer de cette rencontre essentiellement d'ordre visuel et humain?

Et bien, la confirmation d'un certain pouvoir également réparti sur la surface de la terre de la force des représentations. En même temps, un constat dur qui en dessine les limites. Les artistes n'ont bien sûr aucun pouvoir économique direct sur le changement des situations qu'ils côtoient ou évoquent. Mais ils deviennent les passeurs actifs de nouvelles significations, d'une nouvelle symbolique, un peu plus que les autres, par la visibilité de leur propos dans l'espace public et le champ de l'art. Les artistes sont de luxueux reporters de l'inutile, ils sont pourtant souvent très proches d'une certaine vérité en ce qu'ils n'en sont pas les instigateurs. Le

bilan d'une quinzaine d'années d'expériences de Triangle dans la résidence d'artistes nous le prouve chaque jour par l'expérience, sans discours sociologique pompeux. En rencontrant les autres, l'artiste se rencontre. L'artiste est un témoin moderne, gardien d'une certaine éthique, de certaines questions liées à certaines valeurs. Passé d'un statut de rêveur à celui de témoin, en marge des systèmes économiques, sociaux et historiques, sans nationalité ni provenance, il est en permanence le touriste de sa propre existence, pour reprendre les propos de David Evrard. Des clochards célestes, passeurs de représentations moins directes, plus troubles, chargé de remettre en question les cadres et de révéler les hors champs. Et d'une façon un peu incongrue, confirmer le pouvoir d'une méthodologie féministe élémentaire : la production de savoirs légitimes (de nouvelles œuvres et de nouvelles représentations du désert) engendrés d'un contexte illégitime (un voyage touristique dans le Sahara).

Pour conclure, je citerai Rancière à la fin de « La Haine de la Démocratie » : « La société égale n'est que l'ensemble des relations égalitaires qui se tracent ici et maintenant à travers des actes singuliers et précaires. »

Dorothee Dupuis



autres. L'artiste se remémorel, certain est de
mon moderne, gardien d'une certaine éthique
de certaines questions liées à certaines valeurs
L'acte d'un saint de révéler à celui de révéler
en marge des systèmes économiques, sociaux
et historiques, sans tomber dans le piège
de l'art pour l'art, et sans beaucoup moins,
il est en permanence à l'œuvre, à l'œuvre
de l'art.



les personnes qui ont été...
de l'art, de l'art, de l'art...
de l'art, de l'art, de l'art...
de l'art, de l'art, de l'art...

all pictures by Sophie Bueno
Bouteiller, Dorothée Dupuis,
Estefania Pinafiel, David Evrard,
Yann Gertsberger.